

207

LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N^O

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

ABONNEMENT UNAN (52) 1883

BUREAU DES LETTRES RUE DE LA



VICTOR RASKIN CHEVALIER DE L'ORDRE DES SAUVETEURS DES ALPES MARITIMES.
 (à défaut de grives on mange des merles)

ABONNEMENT :

Un an fr. 6 00

Franco par la Poste

Bureaux :

12 - Rue de l'Étude - 12

A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :

La ligne fr. 1 00

RÉCLAMES :

Dans le corps du journal

La ligne fr. 1 60

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

En Belgique la presse est libre

..... Quand elle a le sac !

Eh mes enfants, nous marchons bien !

Le gouvernement doctrinaire qui préside à nos destinées, désespérant de prouver à ces âmes radicales que tout est pour le mieux dans l'administration que l'Europe nous envie, a trouvé un moyen très simple d'avoir raison.

Il assomme la presse désagréable — pas désagréable pour les lecteurs, mais pour le ministère, — ce qui est juste le contraire du *Journal de Liège* — de procès compliqués de dommages-intérêts fabuleux.

Bien entendu, le gouvernement, avec sa franchise toute doctrinaire, a soin de ne pas tenter directement de procès, ce qui le forcerait à avoir recours au jury ; seulement, il agit par personnes interposées en chargeant certains de ses fidèles d'attaquer devant les tribunaux civils, les journaux coupables d'indépendance.

Derrière, la *Semaine industrielle*, feuille dirigée par un progressiste bien connu, racontait que le ministère des travaux publics, au lieu d'avoir recours à l'adjudication publique, avait fait, de la main à la main, des achats de charbon, qui avaient rapporté une jolie centaine de mille francs à MM. Gernaert et... Orban (évidemment, il devait y avoir un Orban dans l'affaire) lesquels avaient servi d'intermédiaire entre le gouvernement et les charbonnages.

Immédiatement, la *Semaine industrielle* attrape un bon petit procès civil. MM. Gernaert et Orban — sans nier le fait — réclament à la *Semaine industrielle* la modeste somme de dix mille francs.

Comme supplément à la commission ce serait, en effet, assez gentil !

Reste à savoir si le tribunal leur accordera cette petite commission supplémentaire.

En attendant, nous avons un autre procès sur la planche.

C'est la *Liberté* — journal progressiste, et partant antipathique au gouvernement, — qui écoppe.

Ce journal ayant publié un article dans lequel il était dit que les jeunes filles fréquentant l'école normale de Liège étaient peu et mal nourries, la directrice et l'économe de la dite école réclament cinq mille francs de dommages-intérêts, plus des insertions variées dans vingt journaux du pays.

Mince de réclame — comme on dit à la cour.

Enfoncé Holloway !

De vrai, c'est une jolie situation que celle de progressiste militant.

Quand vous attaquez une administration quelconque, au lieu de vous prouver — si elle le peut — que vous avez eu tort, la dite administration vous assomme à coups de procès.

Inutile d'ajouter que la Constitution disant « que tous les délits de presse doivent être soumis au jury », c'est toujours devant le tribunal civil qu'on vous assigne.

Il est vrai que le jury recevrait probablement très mal des actions si viles !...

C'est égal, comme nous le disions plus haut : en Belgique la presse est libre..... quand elle a le sac !

Conseil communal de Liège.

La dernière séance du Conseil communal de Liège a été bien bonne.

Elle a fourni à l'élégant Micha — sur-nommé à juste titre le beau danseur — l'occasion d'affirmer une fois de plus ses convictions démocratiques, lesquelles, d'ailleurs, se manifestent dans chaque numéro du *Journal Franklin* — feuille récréative, à l'usage des ouvriers contents de leur sort.

Voici à quel propos :

On discutait une question assez délicate.

Il s'agissait de ménager des rendez-vous à heures fixes aux médecins de la ville et aux... jeunes personnes, qui, vers le soir, tâchant de rencontrer dans les rues des célibataires disposés à leur offrir bon souper, bon gîte..... et le reste.

On avait proposé deux jours de la semaine, mais M. Micha, rapporteur, bourré de démocratie, comme toujours, s'éleva avec une éloquence cicéronienne, contre un système qui enlevait aux jeunes ouvrières, cultivant le persil en-dehors des heures de travail, la possibilité de se soumettre aux règlements communaux, sans perdre leur journée.

« C'est donc en vain, s'est écrié l'honorable membre, que la Révolution de 1789 aura promené sur l'Europe le souffle puissant de la démocratie, et comme autrefois les travailleurs seront sacrifiés aux classes dirigeantes ! »

Est-il besoin de le dire, l'éloquence de M. Micha a produit son effet ordinaire et, aux acclamations d'un nombreux public féminin qui assistait à la séance, les conclusions du rapport de M. Micha ont été adoptées.

Les jeunes personnes qui, tout en travaillant toute une semaine, désiraient être présentées aux aimables médecins de la ville, seront donc reçues le dimanche — jour de repos — par ces éminents praticiens.

Voilà du moins de la belle et grande démocratie, et le peuple n'oubliera pas tout ce que M. Micha fait pour lui.

On parle déjà, d'ailleurs, d'une grande manifestation d'un groupe de cigarières et de piqueuses de bottines, en l'honneur du sympathique conseiller.

Nous rendrons compte de cette belle manifestation.

Chevalier sauveteur.

Nous avons au répertoire, *Grassot embêté par Ravel*; nous allons avoir *Raskin* congratulé par J. C. — de la *Meuse*.

C'est le fait-divers suivant, extirpé de la *Meuse* mardi dernier, qui nous annonce que cette pièce va être mise au répertoire :

« L'on en était au milieu du programme, lorsque M. J. C..., membre d'honneur du Cercle, s'est avancé et, s'adressant à l'assemblée, s'est exprimé à peu près en ces termes :

« L'écho des bienfaits rendus à la cause humanitaire par notre président si dévoué, M. V. Raskin, est parvenu à l'étranger. C'est avec le plus vif plaisir — et ce plaisir, je n'en doute pas, sera partagé par vous tous — que je viens vous annoncer que la chancellerie de la Légion d'honneur a daigné accorder à M. V. Raskin la croix de première classe de la Société des chevaliers sauveteurs des Alpes maritimes. (Salves d'applaudissements.) C'est une digne récompense pour tout ce qu'il a fait à Liège, pour l'œuvre si sympathique des vieillards. »

« Les insignes de l'Ordre et le magnifique diplôme qui les accompagne sont ensuite remis à M. Raskin. Des bravos et des hurras prolongés s'élèvent à la *Brabançonne*, vingt mains se tendent vers M. Raskin qui est entouré et félicité ! »

Être en un seul jour, nommé *Chevalier sauveteur* !! des Alpes !!! maritimes !!! et félicité par l'éminent rédacteur de la *Meuse*, que de bonheur en un jour, grand Dieu !

Et dire que jamais le gros Victor n'avait songé qu'il pourrait trouver, ailleurs que dans le ciel, la récompense de ses nobles travaux.

L'idée qu'une distinction honorifique — c'est ainsi qu'on appelle un ruban de trois sous — pourrait un jour briller sur sa poitrine ne l'avait point hanté.

Tout pour ma conscience et les vieillards ! disait-il.

Heureusement, que le gouvernement français avait l'œil sur notre célèbre, mais modeste concitoyen.

Il a voulu, ce gouvernement, faire la leçon à la Belgique ingrate, laquelle ne sait point découvrir les hommes de génie, qui ont le tort immense d'être trop modestes et de ne jamais faire de la réclame sur leur nom.

— La Belgique ne t'a point fait chevalier de l'Ordre de Léopold, a dit la France à Victor,

eh bien, nous avons ici des médailles de Chevaliers sauveteurs des Alpes (sorte de chiens de Saint-Bernard honoraires) ; si une de ces médailles peut faire ton bonheur, sois là !

Et voilà pourquoi M. Victor Raskin a eu, lundi, la veine immense d'être félicité par le critique J. C. de la *Meuse*, le Francisque Sarcy de l'endroit.

Maintenant, espérons que le Gouvernement comprendra la leçon et que bientôt le bon gros Victor, Chevalier des Alpes et de l'Ordre de Léopold, pourra enfin se reposer sur ces nobles lauriers !

LA GUERRE.

SONNET

Voyez passer ces nombreux bataillons
Ils vont gaiement sur le champ de bataille
Où les boulets, les balles, la mitraille
Les faucheront dans de sauglants sillons.

La mort fera de splendides moissons
C'est un grand roi qui pour elle travaille
Et de bonheur sa grande âme tressaille
En contemplant le bûtin des canons.

Honte à vous tous, rois, infernale engeance
Dont nous payons les actes de démeance
Quand vous peuplez la terre d'orphelins ;

Puissent ces morts, ô lâches assassins,
Vous apparaître en un jour de vengeance,
Spectres hagards, pour troubler vos festins !

BLANCO.

Chemin de fer de l'Etat.

La *Meuse* pleure toutes les larmes de ses beaux yeux en faisant le compte des réductions successives que M. le ministre des travaux publics apporte à son budget.

« Ces réductions — dit-elle — portent exclusivement sur l'administration des chemins de fer de l'Etat.

« Depuis que le budget général des finances de l'Etat est en déficit, on tombe sur ce pauvre chemin de fer comme s'il était la cause de tout le mal, comme s'il avait, à lui seul, bouleversé toute notre situation financière ! »

Après cela vient une défense en règle, une tirade bien sentie sur « les services que rend le chemin de fer à l'industrie, au commerce, à l'agriculture » et que personne, à coup sûr, n'a contestés.

Mais c'est la fin de l'article de la *Meuse* qui est surtout bien bonne. Notre confrère n'hésite pas à dénoncer aux chercheurs d'économies les sinécures qui abondent dans d'autres départements ministériels, ce qui est très mal, venant de la part d'un organe bien pensant.

« On trouve qu'il y a trop de fonctionnaires dans le chemin de fer, c'est possible... Mais c'est là un mal qui n'est pas spécial à l'administration du chemin de fer. On pourrait adresser le même reproche avec autant de fondement, à plusieurs autres départements ministériels. N'y avait-il pas là aussi des réductions à faire, des économies importantes à réaliser ? Est-il juste de frapper seule l'administration du chemin de fer, qui rend tant de services au pays ? Le gouvernement ne doit pas perdre de vue que des réductions trop nombreuses dans le personnel pourraient avoir pour conséquence de rendre moins active une surveillance toujours nécessaire dans un service aussi compliqué et aussi dangereux ; il faut prendre garde de compromettre l'excellente situation de notre chemin de fer et la sécurité de son exploitation. »

Jusqu'ici, sous ce dernier rapport, il n'y a pas de danger. Nous connaissons trop les petites faiblesses de nos gouvernants envers les parents et les amis, pour craindre

d'assister à des réductions trop nombreuses dans le personnel du chemin de fer.

Néanmoins, on peut toujours prendre acte du désir de la *Meuse*, désir que nous partageons, de voir réaliser des économies importantes dans d'autres départements encore. Nous désirons vivement que l'administration du chemin de fer ne soit pas frappée seule.

Au Ministère des affaires étrangères, par exemple, une bonne moitié des places peut disparaître sans le moindre inconvénient, à commencer par la direction de la diplomatie, une chose inutile et coûteuse s'il en fut.

La *Meuse* en connaît d'autres ; nous aussi c'est le moment de les signaler aux Chambres !

Le Divin Mensonge ?

Donc, jeune homme, cela est vrai, tu as pris cette résolution terrible ? Dès l'adolescence, tu prétends vouer ta vie entière aux implacables devoirs de l'amour ? Ainsi que d'autres veulent être médecins, avocats, banquiers, toi, tu veux être Amant, sache que tu m'épouvantes. Car, être Amant, ce n'est point, comme l'imaginent certains esprits superficiels, avoir une maîtresse, deux maîtresses, trois maîtresses, les aimer plus ou moins, l'une après l'autre, ou toutes ensemble, selon les occasions, selon le temps qu'on a, sans nuire à ses autres affaires ; ce n'est pas être épris, enfant, d'une petite cousine plus fraîche que les violettes du bois propice aux premiers rendez-vous, s'affoler à vingt ans d'une impitoyable mondaine, convoiter, plus tard, les belles filles complaisantes dont les corsages très pèins se dégraissent si vite, arriver, plus tard encore, à considérer d'un œil paternellement infâme le mollet des fillettes qui sautent à la corde, ce n'est pas, en un mot, obéir à la loi commune de l'instinct viril, instinct qui implique, chez la plupart des hommes, aux mêmes époques, les mêmes emportements, les mêmes intermittences, les mêmes variations.

Non ! le mortel digne d'être appelé Amant est celui qui, à tout âge, à toute heure, en toute rencontre, — sans que jamais aucune catastrophe puisse interrompre sa fonction, — est capable de désirer, d'adorer, de posséder toutes les belles femmes que le divin hasard place à la portée de ses lèvres, accomplit en effet, dans un absolu mépris du reste des choses humaines, ce dont il est capable, et, se diversifiant non pas selon les variations de son être personnel, mais selon la variété des natures féminines, sait être pour chacune de ses maîtresses l'ami, le amoureux même que chacune d'elles a rêvé. Astu bien réfléchi, jeune homme, aux obligations que t'impose cette façon de concevoir le rôle de l'Amant ? Il va sans dire que tu es opulent et plein de bravoure, car celui qui s'aviserait d'aimer même une pauvre sans avoir la possibilité de la faire plus riche que la favorite du radjah, ou d'aimer même une fille de joie sans se connaître assez de courage pour réduire au silence tous ceux qui se vanteraient de lui avoir baisé le bout des doigts ne serait en vérité qu'un pleutre, indigne de tout conseil. Cependant quelles difficultés, redoutables et sans nombre, tu rencontreras à chaque baiser ! Tu souris, tu réponds que tu as interrogé ton cœur, sondé tes reins, tu affirmes que tu te sens à la hauteur de la tâche que tu assumes. Je voudrais te croire, afin de t'admirer ! O jeune homme, astu seulement cette puissance indispensable, sans laquelle ne saurait naître en aucun cas ni subsister le vrai amour : la puissance de l'imperturbable et continu mensonge ?

Car l'Amant, même quand il adore, ne doit jamais être sincère ; qui ne sait pas mentir n'est pas digne d'être aimé, je vais plus loin : ne peut pas être aimé.

Ecoute, enfant.

Ne penses-tu pas qu'il est chimérique d'espérer la tendresse entière d'une femme, — la seule qui vaille la peine d'être ambitionnée, — si l'on ne réunit toutes les qualités dont sont imaginées avoir paré d'avance, bien longtemps avant de le connaître, celui qui devait venir ? Si tu n'es pas pareil, abolement pareil, à l'attendu, résigne-toi au dédain de la bien aimée, ou, pis encore, — dans le cas où un mauvais hasard t'aurait permis de triompher d'elle, — à un abandon

plein de réticence et d'arrière pensée. Ne pas charmé totalement, esprit, cœur et sens, celle que l'on tient entre ses bras, l'homme n'a pas de plus cruel enfer. Donc il importerait que tu fusses de tout point semblable à l'amoureux imaginé, que tu fusses pour chaque femme tour à tour, son idéal lui-même.

Cela est-il possible? non. Tu peux ressembler, plus que tout autre, à cet idéal, mais l'être tout à fait, quel qu'il soit, je t'en défie. Il faut donc que, du moins, tu paraisses ce que tu n'es pas. De là la nécessité d'une perpétuelle hypocrisie! Mentir sans trêve, et de toute façon, mentir par la parole, par le geste, par le regard, mentir dans l'aveu, mentir dans l'étreinte; montrer toujours, — grâce à une prodigieuse maîtrise de soi-même, — non pas l'homme que tu es mais, l'homme que tu devrais être; te métamorphoser physiquement même, par un acte de volonté qui réussit à modifier les traits du visage ou par des moyens plus matériels, au point d'avoir le front mélancolique d'un Werther si tu portes la face réjouie d'un Roger Bontemps, au point d'avoir les moustaches noires, quoique tu les aies rousses; user, enfin, de toutes les ruses, de tous les masques, de tous les déguisements pour que ta maîtresse, en Toi, ne trouve que Lui, tel est ton premier et ton plus inévitable devoir! Qu'un seul instant, dans un élan de désir, dans la pamoison du délire, — ou dans la façon de soulever le rideau de la fenêtre pour regarder le temps qu'il fait, — se révèle le moindre je ne sais quoi de ton être réel, et tout est fini: tu n'es plus aimé! Certes, cette comédie de tous les instants exige un comédien extraordinaire; c'est une difficulté cruelle que cette incessante contrainte. Mais quoi! exprimer le contraire de la pensée, telle est la fonction la plus habituelle de la parole; pour s'enrichir, pour se pousser dans le monde, pour conquérir l'estime, l'homme même le plus loyal, consent à des stratagèmes, à des faussetés; et l'on hésiterait à mentir pour obtenir cette incomparable ivresse: la bouche d'une femme baisant sur votre bouche son désir réalisé?

On a, avec sa conscience, des accommodements, pour ne point froisser, dans le monde, les gens qu'on y rencontre, et l'on serait moins « poli », dans le boudoir, que dans le salon? On ne laisse pas entrer un visiteur, sans avoir, après un coup d'œil à la glace, noué la cordelière de sa robe de chambre, assuré le nœud de sa cravate, et on laisserait voir son cœur, son âme, ses sens, en déshabillé? A ce proverbe: « On ne se gêne pas avec ses amis », on ajouterait cet autre proverbe, plus absurde: « On ne se gêne pas avec ses maîtresses? » Il y a l'étiquette des cours, il n'y aurait pas l'étiquette des alcôves; ce qu'on fait pour le roi, on ne le ferait pas pour les femmes? Erreur coupable des personnes qui aiment à se mettre à leur aise. Quant à prétendre que le mensonge dans l'intimité amoureuse a quelque chose de répréhensible, c'est la vaine excuse de ces paresseux incapables d'effort. Le vrai crime, dans l'ordre d'idées où nous sommes, serait de ne pas tromper celle qu'on aime. Celui-là est un coupable, en même temps qu'un imbécile, qui, au lieu du faux qui l'enivre, lui offre le vrai qui l'écoeure; — et, jusqu'à la fin de mes jours, je mentirai, mentirai, mentirai pour qu'Elle m'écoute, heureuse, pour qu'Elle s'approche de mes hypocrites lèvres avec un sourire qui va devenir un baiser!

Mais il ne suffit pas à l'amant de pratiquer le mensonge sans intervalle ni lassitude; il faut encore que, tout en feignant de ne point s'en rendre compte, il l'approuve et le respecte chez sa maîtresse. Vous mentez aussi, bien-aimées — et comme vous avez raison! Pour vous rendre pareilles à celles que nous avons rêvées, pour nous épargner l'amertume des déceptions, vous feignez délicieusement, toujours. Avec vos baisers qui se font tels que nous les voulons et vos lèvres qui demandent au fard la rougeur qui nous plait; avec vos regards où vous nous offrez une âme qui n'est pas la vôtre et vos yeux que le khol fait plus amoureux-mourants; avec vos bras, rosés de veloutine, qui mesurent l'ardeur de l'enlacement à notre désir d'étreinte; avec votre sein qui se gonfle à propos et votre cœur qui bat fort quand il convient; avec tout votre charme fait d'adorables artifices, vous nous permettez de connaître la plénitude de la joie. Soyez remerciées, ô clémentes trompeuses! Il serait un brutal et un sot — un casseur de son jouet — l'homme qui, dans l'inepte curiosité du vrai, dérangerait les tendres calculs de votre fausseté, vous forcerait à vous montrer telles que vous êtes, ferait irruption dans le mystère de vos chères hypocrisies, et de votre cabinet de toilette.

Il y avait une fois un Amant qui adorait sa maîtresse à cause des merveilleux cheveux blonds qui la coiffaient d'un casque d'or. Qu'elle fût brune, il ne l'ignorait pas; qu'elle eût sa chevelure de soleil à de puissantes mixtures, il l'avait deviné tout de suite; mais, ce qu'il savait ne voulant pas s'en souvenir, il l'oubliait, et c'était avec une infinie ivresse qu'il maniait, qu'il baisait, qu'il mordait les boucles de flamme crespelée! Elle mourut, hélas, la chère blonde, après une courte maladie, pendant un voyage de l'Amant; le jour où il revint, elle était couchée, sans vie, sur le lit adoré où tant de fois il l'avait étreinte, vivante.

Les yeux pleins de larmes, la gorge gonflée de sanglots, il se précipita vers la chambre à présent terrible. Mais malgré son douloureux désir de baiser une dernière fois le front de son amie, il ne poussa pas la porte; il se pouvait que, malade, elle eût laissé ses cheveux reprendre leur couleur naturelle; il n'entra qu'une heure après, quand, sur son ordre, des femmes qui étaient là eurent teinté d'or la chevelure. Car, à aucun prix, il n'aurait voulu voir celle qu'il avait tant aimée, celle dont le souvenir l'accompagnerait toujours, différente de ce qu'elle avait daigné être pour lui, surtout lui faire l'injure de confondre le blond mensonge auquel elle avait dû la joie de le rendre si heureux.

CATULLE MENDÈS.

Pauvres Femmes!

« Oh! la femme! dit une vieille duègne de Meilhac, je sais ce que c'est! je l'ai été! »

Pour ma part, lecteur éphémère! j'avoue ne l'avoir jamais été... et j'en suis heureux... Vous savez! on est un peu fier, et puis on a sa pudeur!

Mais bien qu'à la fleur d'oignon de l'âge j'ai acquis une précieuse et méritique expérience de

Ce sexe à qui je dois ma mère!

L'expérience rend sage... Elie Frébault était expérimenté au possible en écrivant: « Ne sois pas trop galant avec les femmes elles t'appelleraient idiot. »

C'est peut-être encore, grâce à cette sagesse que les cheveux me tombent du crâne avec un ensemble étonnant.

L'expérience et la femme! ôtez-moi ça du monde et la paix cesse d'être une chimère de fumeur d'opium et la coupe des vies perd son absinthe.

Une larme me monte à l'œil rien que d'y penser.

Mais me voici dans les domaines du lyrisme... je redescends pour aborder la prose... le réalisme cru et indigeste de l'existence.

J'ai à justifier mon titre.

D'abord, sachez... qu'occupant sur l'échelle sociale un échelon dans le voisinage des derniers, je ne puis, faute de modèle, vous parler de cette jeune république de demoiselles pimbèches, à la voix de flûte, marchant comme de vieilles cannes, dandinant comme des hérons leurs faux-culs ridicules, gagnant des spasmes à la vue d'un homme dont les coudes percent fatalement et joyeusement l'habit.

Non! je ne connais que Jenny l'ouvrière! je plains de toute mon âme la grisette... mais elle seulement.

Les hasards d'une vie, qui n'est pas précisément un fleuve, mais une cataracte, m'ont fait assister à bien des scènes conjugales. J'ai été de bien des noces. Chaque fois j'en suis revenu avec l'idée fixe qu'une femme qui se marie se met la corde au cou et pis encore; j'ai trouvé que si l'amour est une ivresse, le mariage est le *delirium tremens*. J'ai cru davantage à cette boutade de De Musset: Les dieux étaient seuls comme des grives, lorsqu'ils créèrent la femme!

Car j'ai entendu de jolies lèvres chanter l'oubli et l'amour qui maintenant grimacent et criaillent! J'ai vu des natures adorables s'agrir, tourner comme du vieux lait, devenir cruelles et trop souvent coupables. J'ai connu de beaux yeux brillants jadis de tendresse et d'orgueil, maintenant ternes et malades, rougis de larmes. Heureux encore! lorsque le poing marital veut bien ne pas les vouer au bleu sombre!

Au printemps de ma vie, (je comptais alors vingt automnes) j'habitais une certaine rue, peuplée en grande partie par des êtres de cette « certaine classe » qui a nom p'tit peup.

Ce n'était pas précisément le quartier des Marolles et ce n'était pas le Faubourg Saint-Germain non plus.

De ma fenêtre, je pouvais voir chaque jour à sa fenêtre une créature exquise, jolie à faire pâmer d'aise trente sous-lieutenants. Elle devait être couturière ou quelque chose d'approchant. Parfois, aux soirs d'été, j'entendais sa voix fraîche et passionnée lancer à la brise quelque chanson populaire.... j'étais pris alors d'une furieuse envie de m'écrier:

Bravo! Jeanne! bravo! Mais elle ne regardait jamais de mon côté et j'étais trop fier pour consentir à être idiot.

A cette époque je fis une découverte... elle était amoureuse.

Son futur la conduisait au « Renori sous

les vertes tonnelles » selon l'expression du très illustre Leo Diensis, inventeur de l'esprit liégeois.

C'était le prologue d'un drame....

Deux mois après, ils allumaient le sunburner de l'hymen!...

Le temps passe... le drame se corse. Un jeune citoyen leur naît... deux citoyens perles de vinaigre tombées dans la coupe conjugale, trois... quatre... cinq... six... et puis l'apothéose.

Ouvrez! Jenny! la misère heurte l'huis de votre petite maison... Votre bien-aimé bois comme un musicien!! Pauvre Jenny! vos serments se sont évaporés comme les vapeurs d'un punch d'indignation! Vous vous étiez dit: Nous serons deux à souffrir, nous partagerons nos larmes... et vous ne partagez que des coups et des injures!

Ah! où est-il donc le temps où vous chantiez...

« Le soleil se couche là-bas... »

« Le berger revient des montagnes »

« Alphonse! près de ta compagne »

« Ce soir ne viendras-tu donc pas? »

Dans le passé! hélas! Mais c'est une topographie bien vague... Dites qu'il n'est plus, dites qu'il est mort, et bien mort pour vous!

Cette histoire, lecteur éthéré! n'est pas un songe, ce n'est pas une fantaisie; je n'aime pas le piston sentimental et la déclamation à froid me fait bailler.

Je vous jure bien que trois mariages sur quatre sont aussi heureux que celui de Jeanne. C'est le même fond, la mise en scène change, la musique parfois aussi. Il y a des rallonges, des complications, mais c'est tout comme.

Si vous êtes encore dans le ciel du célibat, je vous en conjure, lecteur, restez-y! Puissiez-vous lire le *Frondeur* à temps. Ne tombez pas dans l'abîme!

Songez que le divorce n'est pas très vian, et que la scie conjugale a des dents comme des Kriss malais.

Et plaiguez toutes les grisettes possibles, plaiguez cette créature qui s'obstine à différer de nous et dont les vieux latins disaient: Elle est plus légère que le vent!

L. HILARÈS.

Un médecin se plaignait de l'ingratitude des malades.

« Une fois guéris, disait-il, on ne les voit plus. Quelques-uns, fort peu, nous remercient; quelques autres nous paient... après sommation d'huissier... Du reste, cette ingratitude des gens guéris est un sentiment vieux comme le monde.

Un jour on amena à N.-S. Jésus-Christ dix lépreux. Tous furent guéris, un seul vint remercier son Sauveur. »

Musée du «Frondeur».

L'éminent chroniqueur attaché — par la patte — à la rédaction du supplément littéraire — si j'ose m'exprimer ainsi — de la *Meuse* Leo Diensis, l'inventeur de «l'esprit liégeois», vient encore de se distinguer. Après Dumas, Delpit et tant d'autres, il attaque carrément les préjugés qui font la honte de notre époque.

Cette intervention de Leo Diensis sera décisive — ou bien l'humanité est irrémédiablement perdue.

Après avoir magistralement décrit le XIX^e siècle et ses splendeurs, Leo Diensis fait cette amère réflexion:

« Qui! le mot « progrès » a été la cause d'un su, erbe épanouissement lyrique; mais il est coupable aussi de bien des méchants vers. »

Et de mauvaise prose donc Leo Diensis! Et pourquoi? se demande avec angoisse le chroniqueur de la *Meuse*:

« Vous me demandez pourquoi? Vois, Madame, vous avez une fille; elle est jeune, elle est belle et vous lui cherchez un mari. Un jour, vous apprenez qu'elle est aimée d'un brave jeune homme, pauvre, mais intelligent et laborieux, et qu'elle le paie de retour. Ce jeune homme a eu le malheur d'avoir pour père — je mets au pis — un faussaire, et vous vous indignez: « Donnez ma fille au fils d'un gredin, et vous ne considérez ni l'amour des deux gens, ni leurs supplications; vous faites porter la faute à deux innocents. »

« — Que cela veut-il dire! — Que voici un préjugé plus infâme encore parce qu'il efface à vos yeux ce qui était une gran te honte déjà: « Être le fils d'un gredin. »

« Loin de moi de blâmer la richesse; je ne lui en veux qu'à elle seule produit l'injustice. La richesse est puissante aujourd'hui; elle donne la considération à l'homme inutile et cache la nullité de l'esprit sous la pompe des apparences. Parfois même elle conduit aux dignités, foulant aux pieds le mérite. Combien de gens ne jugent que par elle! »

La nullité de l'esprit se cachant sous la pompe des apparences est une gueule (1) de rhétorique qui me sourit tout plein.

La richesse conduisant aux dignités, tout en foulant aux pieds le mérite n'est pas mal non plus et pourrait fournir un joli sujet à un peintre cultivant l'allégorie.

Mais ce qui est tout à fait « spchutt » c'est la conclusion du littérateur qui fait du « samedi » de la *Meuse*, un pendant aux « lundis » de Sainte Beuve.

Ecoutez Léo-Diennis s'adressant à un père de famille dénaturé.

« Je m'adresserai maintenant à ce père de famille, qui n'est pas seul coupable parce que le vent de l'opinion a soufflé sur lui. Son fils a terminé ses études. Il lui a dit: « Fais un parti: il ne manquera pas des femmes riches voulant s'unir à toi; surtout, pas de sensiblerie. »

Le malheureux n'a pas osé avouer qu'il aime depuis l'âge de 16 ans, l'âge des tendres et sincères amours, une douce jeune fille dont il est aimé; mais c'est une enfant naturelle. Pourtant, il se trahit: on se fâche et on le chasse.

Il arrive que le père inconnu de la jeune fille meurt et, poussé par le remords, laisse à l'enfant son nom et, qui plus est, une fortune bien rondelette...

Et voilà que l'amant désespéré, rappelé au foyer paternel, épouse celle qu'il aime.

Et sans cet héritage, Monsieur, vous faisiez une belle et bonne action comme il s'en fait chaque jour et dont on ne s'étonne pas.

Si je vous ai parlé de ces préjugés, c'est que j'en sais des victimes, que je connais une jeune fille qui en est morte, que j'ai un ami qu'ils ont désespéré. Et puis, après tout, c'est une chose inique, c'est une chose infâme et honteuse qui n'est plus de notre temps.

M'avez-vous compris? Avez-vous compris mon but? Pensez un peu à ceci: je ne prétends pas vous imposer mes réflexions: je désire seulement en faire naître dans votre esprit quelques unes qui ne soient pas stériles. LEO DIENSIS.

Leo Diensis est vraiment bien bon de ne pas nous imposer ses réflexions. D'un écrivain aussi imposant la chose n'eût guère étonné, cependant.

En tous cas, puisque nous avons la liberté de nos réflexions, je profite de l'occasion pour dire que Léo Diensis a tort de continuer à *chroniquer* dans une feuille de province. Il peut aspirer plus haut: Le *Tintamare* le réclame.

C.

(1) Depuis Zola *figure* de rhétorique est démodé; gueule est plus vian!

Demandez à tous les Vendeurs

La LIBERTÉ

Journal Progressiste Quotidien
PROCHAINEMENT: AGRANDISSEMENT DE FORMAT
Abonnement: 4 fr. par an
Un numéro: CINQ centimes.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY.
Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.
Dimanche 13 janvier
La Favorite, grand opéra en 3 actes.
Galathée, opéra comique en 2 actes.

Lundi 14 janvier
Représentation au bénéfice de M. Emmanuel, régisseur-général et trial.
L'Africain, grand opéra en 5 actes.

Théâtre du Gymnase

Direction G. Roy de Blaye.
Bur. 6 1/2 h. — Rid. 7 0/0 h.
Dimanche 13 et Lundi 14 janvier
Vingt ans après, grand drame, faisant suite à la Jeunesse des Mousquetaires.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH
Bur. à 5 3/4 h. — Rid. à 6 1/4 h.
Dimanche 13 et Lundi 14 janvier
La Mascotte, opéra comique en 3 actes, musique de Ed. Audran.
Les Parisiens en province, comédie nouvelle en 4 actes.

EDEN - THÉÂTRE

Direction A. Senn, b. d'Avroy, 94.
Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.
TOUS LES SOIRS

SPECTACLE VARIÉ

Succès sans précédent

Représentation de l'Original *Trewey*, fantaisiste; début de Miss Iva, chanteuse et danseuse anglaise; et français; début des frères *Cazelli*, clowns extraordinaires; célèbre *Attila*, de l'hypodrome de Paris; les sœurs *Felters*, virtuoses de Vienne; continuation des représentations de M^{lle} *Birbes et Fontana*.

AVIS. — Les 16, 17, 18 et 19 janvier, exhibition de M^{lle} *Mariana*, la célèbre géante, âgée de 18 ans (8 pieds 4 pouces de hauteur) et du nain *Ulyps* (hauteur 2 pieds 6 pouces).

Liège — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Étuve, 42.

AVENTURES DE LA JEUNE LESBIENNE K.ROM-PI-RE

D'APRÈS DES BAS-RELIEFS DU TEMPLE
L'ÉRECHTHEION



LA JEUNE ET SÉDUISANTE
LESBIENNE.



LE JEUNE PHILOXÈNE.



LA RENCONTRE
(OU) AIMABLE KROM-PI-RE! (ELLE) SALE MUFLE



CHEZ LE CÉLÈBRE M^{rs} X
JE VOUS EN PRIÈ ADORABLE KROM-PI-RE!
NE VOUS DESOLEZ PAS...



LES PLAIDOIRIES
"Oui messieurs... un rien et l'aimable
Krom-pi-RE nous... e forçait..."



DE NOUVEAU